

Christine Dura Tea

LA CLINIQUE : QUEL RÉEL ?

«Chanson des Escargots qui vont à l'enterrement d'une feuille morte»

La psychanalyse peut-elle faire quelque chose contre le fait que le réel, l'impossible conduise chacun vers un destin tragique. L'exemple d'Œdipe et d'Antigone est le meilleur que l'on pourrait prendre. Je ne développerai pas ce point je vous renvoie au séminaire «La clinique du Réel».

Car pour répondre nous devons saisir comment s'organise ce rapport (du sujet à la chaîne signifiante) et comment s'articule ce réel, car c'est important de le souligner le Réel se manifeste exclusivement sous la condition du désir, c'est-à-dire que si vous vous abstenez, si vous inhibez votre désir, alors vous serez tranquille, peut-être même pour l'éternité, sans jamais rencontrer le réel.

La clinique : quel Réel ? Cela nous permet donc d'entendre que le désir du clinicien est convoqué au chevet du patient. À chacun d'en rendre compte et déjà dans sa propre cure, dans l'analyse de son fantasme, la supervision ou le contrôle reste une autre étape.

Ce travail est en partie la synthèse et la reprise des séminaires :

- De 1985-1986 de Charles Melman : «Travaux pratiques de Clinique psychanalytique» publié chez éres

- De 1995-1996 de Jean-Paul Hiltenbrand : «Clinique du Réel»

- De 2010-2011 de Jean-Paul Hiltenbrand : «Des pulsions, Les relations du langage au corps»

- De 1973-1974 de Jacques Lacan : «Les non-dupes errent» dont le texte de «La Troisième» qui se trouve dans les annexes

- De 1974-1975 de Jacques Lacan : R.S.I

Et le poème de Jacques Prévert : «Chanson des Escargots qui vont à l'enterrement d'une feuille morte»

Quand je me suis mis à travailler pour préparer cette intervention, je me suis rappelée mon embarras de clinicienne dans ma pratique de psychologue en institution, de ce désir de devenir psychanalyste et ce qui se mettait encore en croix sur mon chemin, me confrontant toujours à mon métier d'alors.

Car psychologue clinicienne dans le champ de l'insertion sociale et professionnelle l'embarras que j'avais rencontré m'avait mis au travail et permis en tant que clinicienne de changer de place et devenir analyste. Cet embarras concernait directement la question de mon désir de clinicienne, alors confrontée à un symptôme social, à la demande d'un objet manquant dans le réel, (le travail) je mesurais à cette époque ce qu'il en était de l'articulation du désir et du Réel, et surtout de mon incomplétude, face à la demande du sujet. Car Le sujet face à son angoisse, c'est-à-dire la castration, renouvelle sans cesse sa dépendance par rapport à l'autre, attendant la garantie de l'Autre, mais l'autre est aussi castré, il manque aussi un signifiant dans l'Autre.

Dans son séminaire «La clinique du réel» Jean- Paul Hiltenbrand reprend une définition de Lacan, le Réel c'est l'inconscient ou bien le Réel comme nous l'avons déjà dit dans ce séminaire « c'est ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire », vous entendez alors ici l'idée que ces deux définitions soulignent, soit que le réel s'introduirait à partir de la parole et du discours, soit

à partir de son écriture. Pourtant si le réel se définit comme l'impossible ce n'est évidemment pas l'impossible à dire, l'indicible. Aussi le réel ne gît pas dans l'opposition entre individuel et social, ni même comme commence à le suggérer Freud dans «Malaise dans la civilisation «en tant que ce serait la civilisation qui infligerait à l'individu de lourds sacrifices quant à sa sexualité». Ce n'est pas là qu'est le réel. Le réel vient dans le rapport du sujet à sa chaîne signifiante et souvent d'une certaine façon dans son obstination à maintenir le Réel comme tel. Nous pourrions prendre l'exemple de Marguerite Duras et de sa douleur d'exister – que commente Jean-Paul Hiltenbrand dans son séminaire – Marguerite Duras ne pouvant faire autrement que d'illustrer inlassablement et de mille façons ce qui la tient en vie, son rapport particulier à sa chaîne signifiante qui relance sans cesse sa douleur.

La psychanalyse peut-elle faire quelque chose contre le fait que le réel, l'impossible conduise chacun vers un destin tragique. L'exemple d'Édipe et d'Antigone est le meilleur que l'on pourrait prendre. Je ne développerai pas ce point je vous renvoie au séminaire «La clinique du Réel».

Car pour répondre nous devons saisir comment s'organise ce rapport (du sujet à la chaîne signifiante) et comment s'articule ce réel, car c'est important de le souligner le Réel se manifeste exclusivement sous la condition du désir, c'est-à-dire que si vous vous absteniez, si vous inhibez votre désir, alors vous serez tranquille, peut-être même pour l'éternité, sans jamais rencontrer le réel.

La clinique : quel Réel ? Cela nous permet donc d'entendre que le désir du clinicien est convoqué au chevet du patient. À chacun d'en rendre compte et déjà dans sa propre cure, dans l'analyse de son fantasme, la supervision ou le contrôle reste une autre étape.

Toujours en suivant ce séminaire nous pouvons dire que cette clinique au chevet du patient se définit toujours comme une praxis liée au symptôme, si vous préférez au symbolique. Car c'est à partir du symptôme que Freud en recevant ses patients a mis en place les signifiants qui organisent l'invention et le développement de la psychanalyse. Par exemple il a pu observer que la structure du rêve et les lois logiques qui l'organisent sont également celles qui structurent et organisent le symptôme. La démarche de Freud reste donc bien légitime, pourquoi la contredire, car elle correspond à la lecture des symptômes d'une époque.

Aussi comment en tant que clinicien aujourd'hui se référant à Freud et Lacan, poursuivre ce travail de lecture des symptômes contemporains mais surtout ce travail de nomination pour renouveler à la fois les concepts mais surtout la praxis psychanalytique ce qui pourrait nous amener à se passer des noms du père, des référents analytiques, tout en s'en servant et en inventant de nouveaux.

Je pense que Lacan dans ses derniers séminaires nous y encourage, lui-même avec le nœud borroméen il nous fait passer à une autre clinique, à une autre praxis de la psychanalyse, mais nous résistons à passer au trois, en revenant sans cesse au quatre.

Dans le texte de la «Troisième» que je vais essayer de reprendre tout au long de cette intervention en m'appuyant sur le commentaire de Jean-Paul Hiltenbrand et de Gérard Amiel du séminaire de 2010-2011. Lacan va mettre à plat tout ce qu'il a enseigné précédemment, tout en posant de façon appro-

fondie une première approche véritable du nœud borroméen : les trois ronds vous le savez occupent une place strictement équivalente, et là Lacan fait un saut par rapport à son texte de 1953 où il envisageait le rapport du Réel, du symbolique et de l'Imaginaire deux à deux à travers de toute une série : réaliser, imaginer, symboliser le Réel, le symbolique et l'imaginaire, il fait le saut de passer d'une logique de la dualité, à une logique à trois.

- La première mise à plat, c'est celle qui concerne la fonction du langage, il va alors développer ce qu'il appelle «Lalalangue», en un seul mot. Je n'insisterai pas juste pour dire que ce nœud n'est rien d'autre que Lalalangue non pas dans sa représentation mais dans sa présentation, dans cette langue où gît RSI, c'est une manière de rendre compte de façon topologisée de lalalangue, topologisée pour le sujet sous l'effet d'un dire. Mais un Dire ne parvient à faire nœud, qu'à la condition que c'est trois catégories du réel, de l'Imaginaire et du Symbolique surviennent de manière comme ça concomitante, contemporaine et intriquée, mais pas n'importe comment ; et c'est à cette énonciation contemporaine des trois registres à laquelle peut exister comme pure supposition un sujet, que nous avons à l'entendre afin que ce sujet ex-siste.

- Dans la deuxième partie de son développement,, il va insister et porter l'accent de l'analyse sur la problématique de l'objet a, je vais essayer d'en dire quelque chose

- La troisième partie c'est le Réel, nous tournons autour dans notre séminaire de Nice cette année. Le Réel nous l'avons répété c'est une modalité logique en tant qu'impossible, mais dans ce texte, le Réel dont il parle c'est ce qui en quelque sorte fait la vérité des discours. C'est le réel du parlêtre dont il est question, et Lacan insiste sur ce corps qui parle comme noué au Réel.

- La quatrième partie, c'est celle du Réel dans sa relation au symptôme, c'est bien ce point-là qui m'intéresse dans cette intervention et qui m'apparaît la plus difficile.

D'autant plus que nous-même en tant qu'analyste, nous considérons toujours que pour entamer une analyse il est requis que celui qui en fait la demande prenne son point de départ, son point d'appui, de ce que lui considère comme étant son symptôme. Vous reconnaîtrez là ce qui est mis en jeu dans le procès malade-médecin, c'est bien de cette analogie de situation que procèdent souvent la confusion et aussi la dérive thérapeutique dans l'analyse.

Aussi devoir renoncer à guérir comme éduquer, guérir, réparer, insérer, et autre, équivaut à une véritable opération de castration, et cela est une réelle difficulté car souvent pour les médecins, les psychologues, les travailleurs sociaux, leur engagement dans leurs études désignait leur propre demande de guérison ou autre lié à leur fantasme qui se trouvaient là mis en jeu. Il en a été également pour moi : j'ai dû renoncer à cette demande d'être guérie, d'être «réparée» au moment où j'ai dû «opérer» comme analyste.

Mais pour celui qui veut s'engager dans l'analyse, il est demandé quelque chose de plus que le simple énoncé ou la simple plainte de son symptôme. Ce qui lui est demandé de plus c'est de consentir à se livrer au libre jeu de sa parole, en s'abstenant de tout effort de réflexion ou de tentative de censure. Aussi l'objet de la démarche n'est plus seulement le symptôme, l'objet en question devient la parole elle-même et ses conséquences pour celui qui l'énonce. Ce déplacement est tout à fait décisif. Mais chez celui qui fait la

demande de cure, est-ce qu'il y a toujours la demande d'être débarrassé de son symptôme, mais aussi le peut-il ? Car tout un chacun n'est pas forcément disposé à abandonner son symptôme, il y a entre le sujet et son symptôme une relation secrète et énigmatique qu'il n'est pas toujours très simple d'expliciter, ne serait-ce dans ce que nous appelons l'automatisme de répétition. Freud a commencé à le faire entendre, Lacan reprécisera dans la «Troisième» que le Réel c'est «ce qui ne cesse pas de se répéter, c'est ce qui revient toujours à la même place».

Aussi devant les difficultés cliniques que tout un chacun a pu rencontrer et parfois dans sa cure même quant à ses propres symptômes, je pense qu'il est important d'aménager comme le dit Jean-Paul Hiltenbrand une grande tolérance des uns vis-à-vis des symptômes des autres.

Aussi vous comprendrez qu'il ne s'agit pas simplement d'une dialectique du type symptôme/résolution, ou du type symptôme/guérison ou encore refoulement/levée du refoulement, pour être au plus près des thèses freudiennes traditionnelles.

Aussi le dit thérapeute qui exerce son action sur l'axe de la résolution du symptôme, aplatit toute expérience du discours et de la parole, réduite à une dimension psychologisante, d'objectivation, de désignation, dans une fonction avant tout utilitaire, et où le thérapeute vient alors à se réduire à sa propre visée utilitariste. La gestion de la santé aujourd'hui n'est-elle pas devenue d'ailleurs une action utilitaire. Tout comme ce qui est demandé dans le social au psychologue clinicien. Aussi dans cet aplatissement thérapeutique c'est bien toute la dimension du désir qui se trouve en même temps que les discours rabattus dans le strict registre du besoin.

Dans son développement Jean-Paul Hiltenbrand insiste sur les différents effets qui tiennent autour du symptôme. Pour avancer sur cette question il est important de dégager le pivot qui tient cette fameuse relation du sujet au symptôme au point que le sujet ne peut se manifester que sous la forme de son symptôme, il est important de tenir compte de ce point pour ne pas faire de la psychanalyse une expérience idéaliste, qui aurait un but de réalisation, de perfection humaine à atteindre, ce que l'analyse ne saurait être. Aussi dans la «troisième», Lacan va donner à la fonction du symbolique, de l'imaginaire et du Réel un ordre particulier, avec le souci de ne pas donner du sens à ce jeu de lettres, son souci c'est précisément de dégager, de permettre que l'analyse sorte de cette dimension exponentielle du sens. C'est ainsi qu'il fera entendre combien l'injection de sens est antinomique même préjudiciable au regard du symptôme car le dit symptôme est déjà un excès de sens et donc l'interprétation du côté de l'excès de sens – de l'imaginaire – ne ferait que renfoncer ce symptôme.

Aussi il réaffirme que le chemin du discours analytique n'est pas celui de la pensée bien sûr mais celui que vont prendre en compte ces trois dimensions inhérentes qui sont l'imaginaire, le symbolique et le Réel. Et il dit d'ailleurs que ceci ne relève pas d'un phénomène idéologique ou d'une position idéaliste de l'analyse, mais qu'il faut s'en servir, c'est-à-dire il faut parvenir à pratiquer ces trois dimensions et d'une manière plutôt qui ne ronronnerait pas du côté de cette jouissance confortable du chat.

Pour poursuivre cette articulation, Jean-Paul Hiltenbrand nous pointe qu'il faut tenir compte de la question de la demande qui articule dans le graphe du désir que je ne reprendrai pas ici la pulsion et l'objet tels que les défi-

nit la psychanalyse, mais aussi la lettre et le signifiant. Le réel est bien le point pivot de l'articulation du graphe du désir ; et nous devons insister et apprécier la fonction d'impossible du réel, mais de la lettre aussi, car cette lettre est réelle également.

Donc le réel reste la référence et le point pivot, comme nous ne pouvons l'aborder directement, ce type d'abord étant exclu puisque si nous disons par exemple qu'il n'y a pas de rapport sexuel, nous énonçons une aporie, est-ce que l'on a vraiment dit quelque chose ou bien démontré de quelle manière fonctionne ou ne fonctionne pas cet impossible, je ne crois pas ?

Aussi pour l'appréhender ce réel nous en passons par l'objet dans sa relation au réel. Pourquoi cette insistance sur l'objet. La clinique psychanalytique ne peut envisager la fin d'analyse par exemple comme un épuisement, bien au contraire la fin est une procédure parfaitement réglée. Il s'agit de savoir si chacun est disposé à accepter de se confronter à se qui ce dégage des conditions de son propre objet, car la possibilité de dégager cet objet est aussi la possibilité de dégager les termes qui articulent la fonction du désir.

La non-émergence de cet objet dans l'analyse à des conséquences bien négatives, car une analyse organisée autour de la fonction du grand Autre est une analyse inépuisable, infinie.

La relation du réel et de l'objet nous permet de dégager la place de cet objet, ce qui est fondamental car le transfert est animé par cet objet d'une part et l'expérience nous montre que lorsque cet objet n'est pas interprété dans sa fonction, le transfert poursuit sa course, sauvage cette fois, au-delà de la cure interrompue cette fois.

Étant la cause du désir comme du transfert, cet objet ne peut être gardé dans la marge de l'analyse. D'autant plus quand quelqu'un veut pratiquer un jour, cet objet devrait se trouver à une place ordonnée pour lui. En effet il ne s'agit pas ici de supprimer l'objet de sa fonction, mais d'y reconnaître sa place ordonnée.

Où se trouve donc le centre organisateur de toute cette histoire ? Freud le situe du côté de la Réalité psychique, la réalité psychique mise en place par le fantasme fondamental. Je vous renvoie à l'intervention de Christian Fierens qui ne pouvait penser le nœud borroméen sans la mise en place de cette réalité psychique pourtant nous pourrions considérer que justement dans le nœud à trois, cet objet a, se substitue au centre organisateur, à ce terme organisateur.

À la lecture de la «Troisième», nous entendons bien que l'objet a vient en quelque sorte réaliser le coincement, le centrage des trois dimensions, il nous dit que l'analyste va tenter d'offrir cet objet comme cause au désir de l'analysant. Il nous dit même que RSI, ce nœud, qui en quelque sorte offre la cause du désir à l'analysant «ce nœud il faut l'être». Et nous entendons bien que cet objet n'est pas un objet du monde perceptif, ni même dont on peut avoir idée : «chiure ou regard, voix et tétine qui refend le sujet et le grime en ce déchet qui lui au corps, ex-siste», avec cette chose qu'une femme peut avoir le goût de l'être. Comme on ne peut pas en avoir idée, il n'y a qu'une écriture qui peut en rendre compte. Cet objet ne va pouvoir émerger qu'au fil d'un discours où il pourra s'entendre et s'articuler en quelque sorte que par le process de la cure. Cette cause du désir qu'il qualifie d'«insensé» et qui s'oppose au sens ; nous entendons également que petit a, la cause du désir tire son origine, en partie du corps, et que ça le rend aussi opérant au regard du Réel

autrement dit petit a ne se justifie que par rapport à ce réel. La cause du sujet analysant va pouvoir émerger progressivement dans la cure. Ce n'est pas un produit fini, c'est quelque chose qui relève d'une articulation qui s'élabore, du «travail de l'inconscient». De ce fait le désir est voué à cette cause, ce n'est pas que dans le monde il y aurait un objet préalablement posé là qui suscite mon désir, c'est plutôt le désir qui usine un objet qui pare, orne et embellit le fantasme.

C'est pourquoi dans cette conférence Lacan insiste par rapport au Réel, car la caractéristique du discours analytique est là : c'est de privilégier l'objet a. Pour cela il faut que le jeu de la jouissance soit répudié et que se dégage en quelque sorte cet objet, dont il n'y a pas d'idée, c'est-à-dire que nous ne pouvons le définir que dans sa fonction de cause. Dans ce texte, il commence à donner un statut à cette jouissance puisqu'elle va être un effet de ce nouage, c'est au joint du Réel et du symbolique que va se situer la jouissance phallique, au joint du Réel et de l'imaginaire que se trouve la jouissance Autre et au joint du symbolique et de l'imaginaire que se place le sens, l'ensemble centré et disposé autour de l'objet a. Et parfois donc le corps qui parle, pas n'importe quel corps, le corps qui parle se trouve noué au Réel.

Mais voilà le problème que nous rencontrons c'est que le réel lui n'est pas causal. Il n'est pas causal au sens où il impliquerait une impossibilité primitive. Le réel n'est pas originaire, il est produit dans l'actualité, dans l'instantanéité d'une parole ou d'un discours. Pourtant en s'appuyant sur la clinique, nous pourrions penser que le Réel se manifeste dans un premier temps par l'Angoisse. Mais Lacan nous pointe que le réel c'est un fait de structure, ce n'est pas une invention du discours analytique, il ne dépend pas de l'analyse, aussi l'analyste n'a pas vocation d'injecter du réel, c'est un fait de structure qui est lié à notre rapport au langage et à la langue. Dans la «Troisième» Lacan précise que l'analyse aurait pour mission de le «contrer», c'est ainsi que nous pourrions entendre la résolution de certains symptômes. Le but de l'analyse n'est pas la résolution du symptôme bien sûr, mais il y a un certain nombre de symptômes qui chemin faisant s'amendent. Ce sont surtout les symptômes liés au refoulement secondaire. La mission de l'analyse n'est pas d'éradiquer absolument le symptôme et du même coup le Réel bien sûr et par voie de conséquence l'habitat subjectif par excellence.

Jean- Paul Hiltenbrand rappelle que lorsqu'en guise de boutade Lacan raconte ce qui l'a amené à une certaine interrogation dans l'analyse, c'était cette fameuse représentation dans son livre d'enfant d'une moitié de poulet et dont il cherchait avec force la partie manquante, de quoi alors entretient-il l'auditoire ? De son manque présent qui l'occupe et le harcèle, alors que l'enfant qu'il était a parfaitement pu chercher l'autre moitié du poulet au verso de la page ; donc ce réel est dans l'instantanéité d'un discours, et le manque symbolique qui le représente également s'énonce tout autant au présent.

Pourtant au fait que le réel ne soit pas causal nous pourrions trouver une objection. Cette objection c'est le symptôme puisque classiquement nous disons que le symptôme a pour origine une tentative de résolution d'un réel.

Pour poursuivre mon intervention de la dernière fois prenons l'exemple que J-P. Hiltenbrand illustre, il reprend ce symptôme fréquent chez les femmes, c'est la crainte de se faire avoir, ou d'être prise pour une imbécile, symptôme qui ne caractérise pas seulement les femmes mais la position féminine en général. Ici est-ce un réel qui détermine cette manifestation symptomatique ? Et le Réel ici serait-il antérieur au symptôme lui-même ? Ou bien

ce symptôme n'est-il qu'une interprétation récurrente, récurrente sur la féminité en tant qu'elle se fonderait sur une expérience de privation réelle au départ, à quoi répond cette interprétation imaginaire de se faire avoir.

Il est important de préciser que dans la constitution du sujet et dans l'organisation de sa subjectivité, il est important de faire l'examen du désir et de la demande, fonction de l'AUTRE. Et c'est dans cette relation-là que nous pouvons éventuellement trouver la réponse à la question de la relation du réel au symptôme ou même du Réel à l'objet ; et donc à l'antécédence éventuelle du Réel sur le symptôme. Mais cette relation est déjà totalement inscrite dans la fonction de la parole, et donc c'est là que nous avons à chercher.

Pour commencer à répondre à cette objection, il est important de signaler que cette relation désir demande fonction de l'Autre, s'explique aussi bien dans le présent que dans la diachronie où elle a pu se construire ; mais si nous disons que la synchronie est là, qu'elle est la stricte réplique de la diachronie, cela ne veut pas dire que nous devons nous passer dans notre clinique de l'anamnèse, pour rendre compte des événements des incidents qui sont venus entraver la bonne mise en place de ce désir, de cette demande, fonction de l'Autre.

Si nous ne tenons pas compte de ces événements et incidents dans l'anamnèse nous ne pourrions éclairer pourquoi une personne est prête à sacrifier son existence pour la satisfaction de sa demande et ceci au détriment de son désir.

Alors nous entendons mieux ce qui peut alors permettre au sujet représenté par son symptôme, de se déplacer de sa demande à son désir, dans l'articulation signifiante de son discours, c'est l'interprétation, l'équivocité signifiante, ce jeu de la lettre qui peut le lui permettre. Ainsi nous suivons dans le texte de «la Troisième» l'articulation que Lacan nous propose du symptôme dans son rapport au réel, et il nous dit du même coup que l'interprétation va être une tentative impossible, mais une tentative d'apprivoisement de ce réel par la voix de l'équivocité, c'est ce jeu de l'équivocité qui en gagnant du terrain, vient réduire le symptôme, tout en le maintenant discriminé de la jouissance phallique.

Le nœud tente donc de traiter les effets de la discursivité du sujet, en tant que Lacan la ramène là en quelque sorte à de pure nomination première : Réel, Symbolique, Imaginaire, concernant le symptôme. Il cherche à savoir si le symptôme est une discursivité supplémentaire nécessaire. Dans le schéma du nœud, il situe le symptôme dans la corne réel, c'est-à-dire ce qui vient du Réel. Le symptôme au sens le plus général, est-il ce qui peut relever de l'analysable, et dans ce sens est-il équivalent à une écriture ? le symptôme est une combinaison littérale et peut-être touché éventuellement par quelque chose qui joue dans la combinaison littérale, de plus il en saisit une autre propriété ce symptôme s'avère une modalité de jouissance particulière. Le symptôme c'est ce qui vient du réel. C'est de là que les lettres font retour et que la jouissance est du registre du Réel. Aussi l'implication du réel dont Lacan parle là dans le symptôme concerné par l'analyse, du symptôme analysable, c'est bien entendu d'un réel sexuel dont il s'agit, ce qui est donc la condition pour qu'un symptôme soit analysable, c'est qu'il concerne cette dimension du réel sexuel, auquel le sujet ek-siste.

C'est-à-dire que, un dire, un véritable dire qui parvient à faire nœud, touche au réel du non-rapport, à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est

ce qui nous permettra aussi de distinguer le symptôme phallique du symptôme qui n'est pas phallique et du même coup qui n'est pas analysable : LE SINTHOME.

Pour conclure, je voudrais dire quelques mots sur ce qu'il en a été pour moi de ce jeu de la lettre. Dans l'ennui et la solitude de mon enfance, dans ma campagne aveyronnaise, très vite malgré les jeux simples mais combien salvateurs de l'enfance justement, j'ai eu cet étonnement de rencontrer la poésie et les maths modernes, la théorie des ensembles, c'était en 1969. Cette année-là, le maître — le maître d'école - est mort, le maître qui me pointait toutes mes fautes d'orthographe et surtout mon accent. Nous nous rendîmes à son enterrement tout en récitant la chanson des escargots. La semaine suivante deux jeunes instituteurs sont venus et enfin je pouvais écrire avec un stylo bic et éviter toutes les bavures de mon porte-plume. Alors avec la naïveté de mon enfance j'ai commencé à écrire des poèmes. Pourtant Il m'a fallu bien des années, pour retrouver les jeux simples de l'enfance, et c'est justement une clinique auprès des enfants, qui me l'a permis car aujourd'hui ce sont les enfants eux-mêmes qui m'apprennent à jouer et qui m'encouragent à jouer moi-même avec ses bouts de ficelles, RSI, ce jeu de lettres.

CHANSON DES ESCARGOTS QUI VONT À L'ENTERREMENT

A l'enterrement d'une feuille morte	Et puis ça enlaidit
Deux escargots s'en vont	Les histoires de cercueils
Ils ont la coquille noire	C'est triste et pas joli
Du crêpe autour des cornes	Reprenez vous couleurs
Ils s'en vont dans le soir	Les couleurs de la vie
Un très beau soir d'automne	Alors toutes les bêtes
Hélas quand ils arrivent	Les arbres et les plantes
C'est déjà le printemps	Se mettent à chanter
Les feuilles qui étaient mortes	À chanter à tue-tête
Sont toutes ressuscitées	La vraie chanson vivante
Et les deux escargots	La chanson de l'été
Sont très désappointés	Et tout le monde de boire
Mais voilà le soleil	Tout le monde de trinquer
Le soleil qui leur dit	C'est un très joli soir
Prenez prenez la peine	Un joli soir d'été
La peine de vous asseoir	Et les deux escargots
Prenez un verre de bière	S'en retournent chez eux
Si le cœur vous en dit	Ils s'en vont très émus
Prenez si ça vous plaît	Ils s'en vont très heureux
L'autocar pour Paris	Comme ils ont beaucoup bu
Il partira ce soir	Ils titubent un petit peu
Vous verrez du pays	Mais là-haut dans le ciel
Mais ne prenez pas le deuil	La lune veille sur eux.
C'est moi qui vous le dit	
Ça noircit le blanc de l'œil	

Jacques Prévert